

LA DISPARITION
DU MONDE RÉEL

DANS LA MÊME COLLECTION

Sandrine Soimaud, *Tu*, 2011.

Cyrille Martinez, *Deux jeunes artistes au chômage*, 2011.

Laurence Werner David, *Le Roman de Thomas Lilienstein*, 2011.

Martin Belskis, *Dans le square*, 2012.

Jean-Bernard Véron, *Idiane*, 2012.

Aurélia Bonnal, *The Queen is dead*, 2012.

Laurence Werner David, *À la surface de l'été*, 2013.

Marc Molk

LA DISPARITION
DU MONDE RÉEL



BUCHET * CHASTEL

© Libella, Paris, 2013.
ISBN : 978-2-283-02611-3

À Juliette Joste et Jérôme Prieur

À Laurent C., Michel C., Daphné D., Sarah G.,
Éloïse L., Anne M., Christelle M., Céline O., Pierre-Yves N.,
Catherine R., Leïla S., Christian V. et Frédéric W.

Vous êtes sur le perron de la maison de campagne de vos meilleurs amis, le soir tombe mais il a fait beau toute la journée. Vous avez lu, mangé des figues, vous portez un polo Ralph Lauren vermillon, cavalier vert pomme, quand vous réalisez soudain que Pierre-Yves a une maîtresse, sinon il n'aurait pas souri comme cela quand vous avez parlé de soutiens-gorge à midi.

Vous êtes blessé qu'il vous tienne à distance de sa vraie vie, vous désirez soudainement sa femme, vous repensez à A., toute la Provence vous semble vouée à disparaître.

Vous finissez par rentrer, vous reposez votre verre vide discrètement dans l'évier.

Vous ne reprenez ni du « super fromage de chèvre » ni du rosé gris pâle « au goût de pamplemousse » que Michel a rapporté du village. Votre paume fait machinalement de petites montagnes de miettes de pain sur la table. Tous les autres plaisirs vous semblent caducs. Le souvenir des longues promenades en groupe, frais, vous laisse seul

immobile sur votre chaise pliante. Non, vraiment, vous êtes trop fatigué – le soleil peut-être – vous remontez dans votre chambre. Oui, « avant la pêche Melba ».

Nu sur le lit, vous fixez dans le noir le centre du plafonnier en verre dépoli. Il faudrait dormir mais le sommeil ne vient pas. Un « sentiment de solitude » vous effleure, plusieurs fois.

Vous faites ce cauchemar encore où vous abattez carabine à l'épaule des chevaux en pleine tête. Celui qui hennit et tire la langue vers l'arrière, robe luisante, celui qui vous fixe comme s'il avait compris, celui que vous fusillez dans la joue, fleur de chair, celui dont l'œil s'ouvre en cratère. Beaucoup de sang chaud vous éclabousse et ne coagule pas.

Vous devez vous débrouiller avec ceux qui ont pris place indûment autour de vous, qui remplacent ceux que vous attendiez et qui ne sont jamais venus.

Vous n'avez pas la tête ce matin à faire comme si de rien n'était. Les filles sont pourtant déjà en maillot.

11

Catherine et Jacques discutent sur la terrasse d'éthique et de procréation médicalement assistée. Vous les frôlez mais personne ne vous salue, ne vous voit tout simplement. Vous finissez par attendre midi sans conviction, à l'ombre du prunier, sur un vieux siège en fils de scoubidou multicolores.

Michel passe et vous fait coucou, comme s'il était votre voisin dans un embouteillage amusant. Michel a des attitudes d'homme heureux, c'est un genre qu'il se donne.

Une fourmi court en bracelets depuis votre coude. Vous aimeriez pouvoir la tuer sans culpabiliser, sans vous sentir minable. Vous finissez par souffler très fort. Elle s'envole. Un petit dôme blanc de votre salive a atterri sur le haut de votre poignet. Vous l'observez s'affaisser au fur et à mesure qu'éclatent les bulles minuscules qui le composent.

Pauline, votre filleule, remonte vers le mas. Que vous soyez tous réunis ici pour le énième été ne doit plus avoir de sens à ses yeux.

Elle est la seule de son espèce : l'espèce adolescente.

Sarah, que vous connaissez depuis Lyon, depuis le début de tout, a rapporté des courses de quoi faire du pop-corn et des crêpes. Les filles de Daphnée et Frédéric sautillent, poussent de petits cris et tapent des mains. Elles ont quatre et six ans. Pauline se contente de sourire.

Cela fait deux jours que Pierre-Yves reste à l'écart. Catherine plie sa serviette de bain sur le sol. C'est un peu crade. Leïla penche la tête en arrière, elle a gardé ses lunettes de soleil dans la cuisine. Où sont rangées les cuillères en plastique ? Les autres déboulent : « Que se passe-t-il ? » Il y a trop de bruit. « Aristote aurait, à n'en pas douter, raffolé du pop-corn. En éclatant, la graine rend compte en accéléré à la fois des notions de puissance et d'acte. » Catherine vous interrompt et vous demande si la crêpe est bergsonienne. Frédéric et Michel ricanent.

Vous sortez prendre l'air. Le visage de vos enfants il y a quelques années, criant de joie dans cette même cuisine, surgit du flanc des montagnes. Sarah vous apporte une crêpe à la confiture de framboise noyée sous une tonne

de chantilly, comme elle sait que vous les aimez. Elle vous ramène à l'intérieur.

Catherine vous fait chanter à tous le refrain du cake d'amour en imitant *Peau d'âne*. Pour les plus vieux, c'est la bande originale d'un bonheur abstrait. Vous profitez de ce moment intense de naïveté. Vous claquez dans vos doigts en rythme, ridiculement mais tant pis. Vous êtes « dedans ».

Daphnée et Sarah sont souriantes. Vous les aidez à nettoyer la table. Sarah a une tête de Pachtoune. Un nez parfaitement droit et un menton en pointe. Toute sa peau est caramel. Vous savez le secret de Polichinelle de son teint rapporté à celui, laiteux, du reste de sa famille. Tout cela n'a pas d'importance.

Tout est rangé. Vous prenez la voiture, la route est splendide. Il y a des gens à vélo, en maillot de bain ou en short. Vous tournez vers l'arrière-pays, les arbres se multiplient. Vous traversez des villages où l'on aperçoit encore des indigènes en marcel et boules de pétanque. Vous redescendez longtemps... enfin le portail bleu turquoise, enfin les pierres du chemin. Vous êtes revenu à votre point de départ. Les autres accourent. On se félicite de votre promenade, on se promet le soleil. Jacques et Michel, tout en s'embrassant, projettent de vous imiter. Ils aiment faire l'amour à l'extérieur, dans la montagne, tous les étés.

La campagne sèche est magnifique. Il y a des randonnées, des têtes passent en file indienne tout en bas, sur la petite route. L'année dernière, un Allemand en tombant s'est cassé le coccyx. Accroché au mur de la cuisine, le vieux téléphone en Bakélite noir du mas ne fonctionne plus. Les chiffres 2 et 9 sont presque complètement effacés.

Vous portez un sixième verre de xérès à vos lèvres. Étrangement, il a un goût de cherry.

Jeter des noyaux d'abricot jusqu'à dessiner une parabole parfaite. Chanter aux pins *C'est en septembre* en plein mois de juillet, ou *L'Italien* sans les regrets. Décrocher de Paris, ne plus calculer, ne plus ménager untel, ne plus relancer tel autre, ne plus tout recommencer chaque jour. Vivre une seule journée parfaitement. Profiter des dernières années de ces coins oubliés par le bétonnage et le tourisme de masse. Un jour on lira : « Je vais aller seul dans le bois de hêtres » et cela ne voudra plus rien dire pour personne. Un jour on parlera d'oiseau et chacun fera un effort d'imagination,

comme pour les dinosaures aujourd'hui. Nous sommes juste avant cela, juste avant la grande extinction, il y a encore des hiboux, des hibiscus et quelques écureuils le long des troncs. Profitons-en.

Votre valise a explosé depuis plusieurs jours dans la chambre. Par la fenêtre vous parvient le *sploutch* d'une bombe humaine dans la piscine. C'est sûrement Catherine. La lumière résineuse éparpille des centaines de taches blanches sur le sol. On dirait les guinguettes de Renoir, il y a même des chapeaux à fleurs. On dirait la lumière d'une autre France, de l'ancienne France, celle qui était d'essence joyeuse. Cette lumière aussi va disparaître.

Michel tape à votre porte à deux heures et demie du matin, il faut que vous l'aidiez. Frédéric s'est vomi dessus, au rez-de-chaussée, dans l'ancien fumoir. Il ne parvient pas à le transporter tout seul.

Frédéric pue les mélanges, il est peut-être dans le coma. Vous rassemblez les coussins du canapé du séjour dans l'autre pièce, vous lui retirez sa chemise et nettoyez le gros de son visage avec un torchon. Michel ne voulait pas réveiller Daphnée, ni les autres. Alors au lieu de lui faire des reproches, vous feriez mieux d'avoir une idée. Qu'il n'ait à aucun moment envisagé réveiller Jacques plutôt que vous vous laisse pantois. Michel soulève Frédéric sous les bras, vous le tenez par les pieds. Au moment de passer la margelle qui sépare la cuisine de la grande pièce, bringuebalé, inconscient, Frédéric pète. Pris d'un fou rire de cambrioleurs, vous et Michel devez le reposer immédiatement. Dans la maison silencieuse, vous faites en vous contenant des bruits de chat les larmes aux yeux.

Vous avez mis sur votre tête « le vieux chapeau », celui qui traîne sur la terrasse depuis six ans. Les anneaux de diffraction de la lumière entre les brins de sa paille grise, parfaits, mobiles, vous aveuglent.

19

Un jour que vous vous promeniez dans le jardin de l'Orangerie, A. vous avait confié être affligée de votre goût désordonné pour les femmes en général, et n'être pas contente de vous deviner finalement joli cœur par vocation. Il avait été impossible de la détromper. Vous lui aviez trop souvent confié l'admiration que vous aviez pour tels bras effilés ou pour cette paire de fesses très rondes, celle-ci, celle-là. Il s'agissait pour vous de vous déprendre d'elle, de lui suggérer plutôt que vous vous étiez dépris d'elle, dépris de l'ascendant qu'elle avait eu sur vous dès les premières secondes. Mais comment la convaincre dans ces conditions, à rebours, que vous l'aimiez absolument ?

Ce jour-là, un ciel à la Tiepolo glissait au-dessus des immeubles vers l'ouest, à l'endroit des nuages grenadine, là

où le soleil se cache, derrière la scène. Il offrait un décor grandiose à votre dispute. Vous prîtes ensemble le métro place de la Concorde, mais rien n'allait plus.

Le chapeau lumineux sursaute. On vous appelle. C'est Daphnée : « À table les gorilles ! » C'est le signal, il vous faut chasser les idées noires que vous donne le soleil, les phosphènes qu'il pose délicatement sur la moindre de vos contemplations. Vous devez faire un effort, vous intégrer, parler, rire, jouer... Vous devez vivre.

Pierre-Yves n'a pas plus que vous aidé à mettre la table, mais il est déjà assis à la belle place, avec un sourire d'empereur. En voilà un qui sait s'y prendre, tourner les choses du bon côté. Cet homme est un mystère, le frère que vous n'avez jamais eu, celui de la chanson.

Il y a très longtemps, il était amoureux de A., en même temps que vous. Plutôt que de vous haïr, vous passiez d'incroyables soirées à parler d'elle. Quelles meilleures fondations à une histoire d'amitié qu'une histoire d'amour ?

Mais il a changé son fusil d'épaule très vite, sans explication, pour Eurydice, la fille qui rougit. La lumière terrible qui décolore encore davantage la toile des parasols n'y est pour rien. Vous êtes tous en train de chanter un compliment pour le repas pantagruélique qu'elle a préparé ce matin. Vous ne parvenez pas à finir votre assiette. Michel fait le zouave, il se moque des bègues en général, de son oncle adoré en particulier, qu'il imite en pleine crise à un guichet de la poste. Vous observez Pierre-Yves et Eurydice rire. Ils rient comme avant, comme depuis vingt ans. Mais c'est la première année qu'ils ne sont pas assis l'un à côté de l'autre.

Sur les chaises longues la discussion s'éternise. Dans le noir, derrière le muret, les lucioles ont repris le flambeau du pittoresque aux cigales des grosses chaleurs. Les autres sont allés danser en boîte, à vingt kilomètres. Michel et Sarah évoquent sans pudeur leur enfance lyonnaise. Michel aux abords d'une campagne plutôt déprimante.

Quand votre tour vient, vous parlez de votre mère. Vous associez toujours à son visage l'odeur des gousses d'ail et du citron cuit. Les terrines trop salées aussi. Le couscous parfois, les grosses fèves bouillantes que vous tiriez une à une à la cuillère de la cocotte du ragoût de sanglier, le principe de la collection de timbres, le club de philatélie, qui envoyait chaque mois cinquante timbres de la République du Bénin ou d'ailleurs, sous blister plastique. Le strabisme charmant de Joe Dassin, qu'elle adorait et qu'elle vous avait signalé à plusieurs reprises. Et la chanson *Ça va pas changer le monde*, qu'elle pointait comme contenant une grande vérité à laquelle vous auriez accès plus tard.

Vous avez percuté plus tard, effectivement. Le jour où A. précisément vous a dit : « Je ne veux plus être avec toi comme si j'étais seule. » Vous avez alors pris tous les deux le train de nuit, avec ce vieux fantasme de faire l'amour dans le couloir. Mais vous étiez trop fatigués. À Rome vous vous êtes demandé en empruntant le chemin caillouteux qui mène au Capitole où il fallait poser ses pieds pour marcher exactement dans les pas de Jules César. Laquelle de ces pierres avait-il lui-même foulée ? « Tu n'es pas César. » Vous l'aviez embrassée. Au retour vous aviez fait l'amour banalement dans les toilettes du train. C'était bien. Après tout avait recommencé comme avant.

22

Dans les toilettes du mas, vous êtes seul. Sur les étagères : cinq *Frères Karamazov*, quatre *Voyage au bout de la nuit*, trois *Lettres à Maricou*, neuf *Nourritures terrestres*, treize *Albertine prisonnière*, deux *Promesse de l'aube*, six *Désespéré*, neuf *Particules élémentaires*, seize *Condition humaine*, douze *Réflexions sur la question juive*, quatre *Comédie du langage*. Vous décidez d'aller vous coucher en emportant l'unique *Paris Match*.

Vous recevez un coup de téléphone surprenant et vous quittez le mas.

Au village, dans le hall-salon de l'hôtel où Julie Burtin est descendue, la télévision est restée allumée sur *Les Feux de l'amour*.

Dans cet épisode, de la lumière remonte de la triple fontaine qui trône dans le jardin de l'hacienda de John Junior Abbott. Elle agite des centaines de serpentins argentés sur les visages d'Ashley et de son amant. Ashley accuse John Junior de la tromper avec Brittany, elle crie.

Après la mort *in utero* du bébé de Victoria, les Newman sont frappés par un autre malheur. Nick Newman est victime d'un accident d'avion. Sharon, qui était avec Nick avant que le vol ne décolle, lui a confié un secret : l'homme qu'elle aime pour de vrai, c'est Brad !

Julie Burtin descend enfin les escaliers, vous remettez rapidement vos lunettes de soleil. À l'intérieur de cette carapace d'ambre, vos yeux prennent en un court laps de temps plusieurs des expressions entraperçues dans la série.

Julie Burtin se prend pour une femme libérée. Vous avez refusé il y a deux mois de l'accompagner en Indonésie. Vous ne voyagez pas dans les pays du tiers-monde, pour des raisons sanitaires.

Vous déambulez dans le village. Il y a quelque chose d'excitant à faire dans les petites rues comme si l'on n'était pas ensemble, mais ce quelque chose ne dure pas.

Elle n'a pas changé en deux ans.

Impossible de rester, vos amis vous attendent. Vous lui dites que vous êtes heureux de son débarquement à l'improviste dans votre Sud. C'est totalement faux, elle le sait puisque c'est une saloperie qu'elle projetait de vous faire déjà l'année dernière. Au moment de lui faire une bise rapide du bout des lèvres, vous remarquez dans une sorte de sac brodé qu'elle trimbale depuis le début un magazine féminin roulé et la moitié d'un gros titre orange fluo : « Comment le tenir en... ». Il vous semble que rien ne reste des élégances de la littérature galante du XVII^e siècle.

Vous vous rendez les jours suivants au village sous différents prétextes.

Un matin vous recouchez maladroitement avec Julie Burtin dans les draps rêches de l'hôtel, sous le poster encadré d'un Kandinsky identique à celui du docteur Jablonka, votre dentiste, et de maître Bussière, votre notaire. Julie Burtin fait semblant. Vous n'en aviez pas envie non plus.

Vous vous étiez dit qu'il fallait le faire, que c'était le moment, qu'il ne fallait pas qu'elle pense qu'elle était venue pour rien, qu'il ne fallait pas qu'elle puisse s'imaginer que vous vous moquiez d'elle. Vous avez couché clandestinement, par devoir, avec une femme qui vous laissait dubitatif et que vous n'excitez plus.

Le sexe ne présente plus aucun intérêt pour vous. Une taille marquée, des cheveux qui sentent bon à la rigueur, peuvent encore vous émouvoir. Mais ces émotions sont inavouables sans passer pour un pervers. Le corps de Julie Burtin n'est plus un enjeu de pouvoir entre elle et vous. Vous bandez par réflexe quand elle se frotte à vous. Elle tient à faire couple encore jeune, encore actif. Mais vous êtes loin depuis longtemps, à la recherche d'une émotion plus fraîche, secrètement.

Vous ne parvenez plus à vous souvenir quelle sensation exacte c'était, « faire l'amour ».

Quand un grand carambolage autoroutier a lieu dans le Nord, vous vous inquiétez de savoir si par malheur A. est du lot. Vous imaginez sa main parfaitement manucurée, ensanglantée, pendant d'une fenêtre pliée.

Rendez-vous devant la mairie du village à seize heures. Encore Julie Burtin. Elle insiste. Bientôt une semaine. Vous en avez tout à fait marre maintenant.

Mais si sa présence vous contrarie, elle vous distrait aussi du brouhaha du groupe lorsqu'ils se décident tous à mettre la table ou qu'ils s'embrassent lentement les uns les autres dans la journée. Vous les aimez. Pourtant souvent ils vous agacent. Vous vous dites en guise d'évasion : « Elle doit être en train de manger un yaourt dans sa chambre d'hôtel. »

Elle voudrait passer une après-midi au mas mais c'est hors de question. Vous évitez les expériences. Vous lui avez expliqué cela, le cloisonnement, gentiment.

Julie Burtin finit pourtant par vous dire : « Je m'en vais, je n'ai plus rien à faire ici. » Vous restez silencieux en pensant : « Bon. Tant mieux, qu'elle parte. Est-ce que je lui ai demandé de venir ? Est-ce qu'à un moment quelconque j'ai fait allusion à la possibilité qu'elle se radîne ici ? Qu'elle s'en aille ! Qu'elle vire son cul de là ! Vite ! »

Votre esprit a dérivé ensuite vers d'autres considérations qui ne présentaient pas grand intérêt, sinon qu'elles vous exfiltraient, subrepticement, du lieu des faux cris où vous vous trouviez.

Julie Burtin est partie, c'est ce qui compte. Ça y est, elle a quitté la chambre, quitté l'hôtel, elle vous a quitté. Vous êtes quittes.

Il fait bon en cette fin d'après-midi. Il y a des fleurs bleues le long du mur du village que vous longez pour aller à la voiture.

Vous êtes enfin en vacances, pour de bon. La fourgonnette du plombier local bloque la Twingo mais ce n'est pas grave.

Vous avez le temps.

Daphnée et Frédéric ont écrit la parodie d'une pièce de théâtre. Sarah en pythie pouffe sur le banc. Vous portez un drap en toge tandis que le chœur tout entier remonte la petite allée. Frédéric campe un Thésée pathétique. Il a toujours au moins une bière à la main. La mine abattue de Daphnée, qu'il n'a jamais épousée, gâche en partie la fin du cinquième acte.

Ce soir vous surprendrez Catherine dans la piscine, imitant toujours Neptune et son courroux, brassant l'eau en se faisant une grosse voix, et vous éclaterez ensemble de rire.

Votre haine du théâtre, du fait théâtral, de son obscénité, scandalise Sarah, comédienne de son état, qui s'interroge souvent sur la nature profonde de votre amitié.

Les bouteilles de Chivas ont subi les assauts de la troupe. Michel a conservé sa toge toute la journée. Jacques finit par conclure bruyamment à l'homosexualité d'Hippolyte dans la pièce. Qu'Hippolyte soit gay vous est totalement indifférent.

Les parents de Frédéric sont venus jusqu'ici prendre les fillettes. Ils les emmènent passer le gros des vacances d'été

dans le Jura « avec d'autres enfants ». Ils ont une liste incroyable de reproches à l'encontre de leur propre fils et de leur belle-fille. Daphnée ne cesse de s'amuser de leur animosité, hystérique, à son égard.

Certains s'imaginent que leur tour de parent est revenu, et saccagent leur petite-famille par idiotie. Disons qu'il y a tant et tant de façons de saccager sa famille qu'il est encore possible de le faire très tard.

Les vieux de cette génération sont presque tous pernicieux. Il faudrait les exterminer au lance-flammes, par surprise. Mais c'est interdit par la loi.